Ami du Clergé du 21 mai 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — **XXIX.** Fête de la T. S. Trinité : « O mon Dieu, Trinité que j'adore... », 169. — **XXX.** Fête-Dieu : La présence réelle, 171.
Mois de Marie avec S. Bernard. — II. « Son enseignement sur la Médiatrice » : 16e jour : Marie l'échelle des pécheurs (suite), 173. — 17e jour : Nécessité de la dévotion à Marie, 174. — 18e jour : Dévotion de vénération, 175.

PLANS D'HOMÉLIES SUR LES EPITRES

XXIX
Fête de la T. S. Trinité
(Premier après la Pentecôte)

« O MON DIEU, TRINITÉ QUE J'ADORE... »

« Après avoir célébré l'avènement de l'Esprit-Saint, dit un écrivain ecclésiastique du XIIe siècle (Ruppert de Deutz), nous chantons le dimanche suivant la gloire de la Trinité sainte, car aussitôt après la descente de ce divin Esprit, commencèrent la prédication et la croyance au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

L'Eglise a voulu consacrer une fête spéciale à cette Trinité sainte, source intarissable des bienfaits que nous avons chantés dans la vie du Christ, de la Vierge et des saints.

Voilà pourquoi nous lisons dans l'épître cet hymne enthousiaste de S. Paul : « O profondeur de la richesse, etc. » (Rom., XI, 33-36), tandis que dans l'épître du 1er dimanche après la Pentecôte, S. Jean chante cet amour de Dieu qui nous a aimés le premier en nous envoyant son Fils et manifeste, avec le Fils, son Esprit (I Jo., IV, 8, 21). Méditons cet hymne de S. Paul glorifiant la Trinité, par **notre foi** et **notre amour** envers l'unique divinité des trois Personnes.

I. — *L'hymne de saint Paul*

S. Paul a exposé le plan divin qui tire le salut des païens de l'apostasie juive et le salut des juifs de la fidélité des païens (ch. XI, 1-32), puis il s'écrie : « O abîme de la richesse, de la science et de la sagesse divines ! » (Notons ce rythme ternaire qui **suggère** la distinction des trois Personnes.) Cette **richesse de Dieu,** c'est l'inépuisable trésor de sa bonté, qui veut sauver tous les hommes, juifs et païens, malgré leur commune indignité de pécheurs, et que S. Jean célèbre dans sa Ire Lettre. La **science** de Dieu, qui, comme la bonté appartient aux Trois, voit dans un éternel présent toute l'histoire humaine et les moindres replis de chaque âme. C'est ce qui permet aux Trois de tout ordonner dans le monde au salut des hommes avec une Sagesse adorable.

C'est vraiment un abîme où notre pensée se perd. Tant d'amour, tant de sagesse dans les dispositions providentielles nous dépasse infiniment. Nous nous essoufflons à essayer de suivre à la trace un amour qui s'obstine, malgré tant d'offenses, à poursuivre sa créature ingrate et rebelle. Encore moins pouvons-nous nous expliquer comment, en dépit de nos résistances, cet amour aura le dernier mot. Ajoutons : tant s'en faut que nous puissions concevoir comment ils sont Trois à nous connaître et à nous aimer si parfaitement, si divinement...

Voilà pourquoi S. Paul, s'inspirant des paroles d'Isaïe et de Job, interroge : « Qui a connu la pensée du Seigneur, s'est fait son conseiller, qui lui a donné le premier, pour « être payé de retour ?... » On se perd dans le gouffre de cette pensée. Loin d'avoir fait à ce Dieu inaccessible un don quelconque, nous qui avons tout reçu de lui, nous lui avons, en l'oubliant, en l'offensant, volé sa gloire. Vraiment l'humilité sied à la créature, ce néant pécheur. Une humilité qui trouvera sa joie à reconnaître sa dette. C'est ce que fait l'Apôtre dans cet hommage d'adoration éperdue : « Oui, c'est **de lui, par lui, pour lui** que sont touchoses. A lui la gloire à jamais ! » A sa suite, chantons cette gloire, ce qui revient à faire un **acte de foi** et un **acte d'amour** au Père, au Fils et au Saint-Esprit, ces trois qui ne sont qu'un et qui sont la source de tout don parfait.

II. — *Acte de foi à la Trinité*

Profond mystère que celui-là. Pour nous révéler le secret de sa vie intime, Dieu a longtemps attendu. Durant vingt siècles, d'Abraham au Christ, il a dû se contenter de découvrir aux descendants du Patriarche qu'il était la seule et unique source de tout ce qui vit, de tout ce qui est, le seul Maître de l'univers et le seul qui conduise les destins des hommes, le seul qui mérite l'adoration et la reconnaissance. Instruits par de multiples épreuves purificatrices, les Juifs ont fini par renoncer aux idoles et, quand parut le Christ, la cause du vrai Dieu était gagnée.

Mais il restait à faire pénétrer le peuple choisi, et par lui tous les peuples, dans l'intimité de ce Dieu vivant, dont la majesté, malgré les tendres accents d'Osée ou de Jérémie, faisait trembler ses adorateurs. Ce fut la mission de Jésus. Il mit en pleine lumière la Paternité divine. Créateur, certes et Maître unique de la nature et de l'histoire, le Tout-Puissant est plus encore le Très-Bon, qui répand sur tous les hommes ses bienfaits, qui met l'amour au-dessus des rites extérieurs et qui veut partager avec tous ses enfants sa vie divine.

« Notre Père », voilà la grande révélation du Verbe incarné ; voilà la porte du mystère : **Dieu est père.** Sa paternité est double. Eternellement, il engendre au sein même de sa nature un Fils unique, en tout semblable à lui, son égal en tout, resplendissement de sa gloire. Dans le temps, il engendre des fils, il tire du néant des créatures à son image, comme lui capables de connaître et d'aimer, capables de le connaître et de l'aimer comme il se connaît et comme il s'aime lui-même. Telle est la destinée de ceux que le baptême a faits enfants d'adoption de ce grand Dieu. « La vie éternelle, c'est de connaître le Père et celui qu'il a envoyé » et de les aimer tous deux dans l'Esprit d'amour (cf. Jo., XVII, 3).

Connaître ce Fils, c'est pénétrer plus avant dans la connaissance du Père, car « qui voit le Fils voit le Père » (Jo., XII, 4). Car le Fils partage toutes les prérogatives du Père : **infaillibilité doctrinale** : « Mes paroles ne passeront pas » (Mc., XIV, 31) ; — **suprême autorité,** comme législateur : « maître du sabbat » : « **moi,** je vous dis » (Mc., II, 28) ; — comme juge, dès ici-bas : « Tes péchés te sont remis » (Mc., II, 10), « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc,

XXIII, 43) et au dernier jour, « Vous verrez le Fils de l'homme sur les nuées » (Mat., XXI,V 30), — enfin comme fondateur du Royaume, toujours présent parmi ses apôtres à qui il a transmis ses pouvoirs.

Qui donc ouvrira les âmes à la foi dans la divinité du Verbe incarné ? C'est cet Esprit qui procède du Père et que le Père et le Fils enverront. « Il scrute les profondeurs de Dieu » (I Cor., II, 10), « il demeurera » comme lui dans les âmes des fidèles, pour les éclairer, les assister et entraîner à sa suite et le Père et le Fils dans les profondeurs de l'âme régénérée. S. Paul, commentant ces enseignements de Jésus, présentera le St-Esprit comme celui qui opère notre **adoption** et nous promet le partage de la vie divine.

Voilà comment Jésus, en des termes très familiers, nous entr'ouvre l'intimité mystérieuse de la vie trinitaire, à laquelle sa Passion et sa Résurrection nous donnent accès dès ici-bas et dans laquelle nous trouverons notre bonheur éternel.

Mais si simples que fussent ces enseignements, ils présentaient à la foi de l'Eglise une angoissante énigme. Comment concilier la croyance en un Dieu unique et ces affirmations de Jésus, imposant à notre adoration trois personnes distinctes, qu'il appelait le Père, le Fils, l'Esprit ? Durant quatre siècles, les chefs du peuple chrétien, en la personne de ses grands docteurs, tels S. Athanase, S. Hilaire, se sont attaqués à ce problème et, en méditant dans les lumières de l'Esprit-Saint qui éclaire toujours l'Eglise du Christ, ils ont élaboré la doctrine que, à Nicée en 325 puis à Constantinople en 381, les représentants de toutes les Eglises d'Orient et d'Occident ont fait prévaloir contre les hérésies redoutables. C'est cette doctrine immuable que vous chantez chaque dimanche, et qui affirme la **Trinité** des Personnes divines dans **l'Unité** de leur commune nature, éternelle, infinie en sagesse, en puissance, en bonté.

Grâce à cet enseignement si ferme et si riche de l'Eglise, vous savez rendre à chacune des Personnes l'hommage qui lui est dû. Vous reconnaissez donc en cette Sagesse qui extasiait un S. Paul non pas seulement un attribut divin mais une Personne divine, le Fils qui est, comme nous nous plaisons à dire un fils de l'homme, mais en un sens infiniment plus plein, la vivante image du Père.

Et dans l'amour qui s'est manifesté par tant de bontés à notre égard, nous reconnaissons l'expression la plus parfaite de la vie qui s'échange entre le Père et le Fils, non pas un simple sentiment partagé entre l'un et l'autre, mais une Personne vivante, procédant de l'un et de l'autre, Dieu comme le Père et le Fils, distincte d'eux mais unie dans la possession de la même et unique divinité.

Alors, nous pouvons célébrer moins indignement cette œuvre divine qu'on appelle le monde, cette œuvre plus admirable encore qu'est la création et la rédemption de l'homme, œuvre commune aux trois, mais où chacun a sa part **appropriée** à sa physionomie. Nous dirons donc que le Père a tout créé **par** son Fils, c.-à-d. par la **Parole** qu'est son Fils, **dans** l'Esprit, c.-à-d. dans un mouvement de cet amour qu'est l'Esprit-Saint. Nous reconnaîtrons, dans le Christ, ce Verbe divin, envoyé dans ce monde pour s'incarner : « **et homo factus est** ». Et cette œuvre de sanctification qui nous fait bénéficier du sacrifice rédempteur, nous l'attribuerons à cet **amour** personnel qu'est l'Esprit. Parce qu'il est l'amour, il représente, dans la Trinité, la personne qui est le plus proche de nous, parce que c'est l'amour qui porte la divinité à sortir de soi pour faire l'homme à son image, se faire connaître de lui et l'admettre à partager son bonheur.

III. — *Acte d'amour envers la Trinité*

Peut-on connaître le Tout-aimable sans l'aimer ? Et comment l'aimerions-nous dignement, si nous ne participions pas à cet amour personnel, substantiel qui s'échange entre le Père et le Fils et qu'on appelle l'Esprit-Saint ? C'est l'**habitation** en nous des Trois personnes de Dieu, qui élève notre pauvre nature jusqu'à une activité divine ; l'Esprit-Saint est le lien le plus étroit entre tous les fidèles, dont l'union, dont l'unité est la reproduction, à l'échelle humaine, de l'Unité de Dieu dans la Trinité. D'où la double consigne de la Charité : **vivre dans la Trinité, imiter la Trinité.**

1° **Vivre dans la Trinité.** Vous avez tous vos dévotions préférées. Les uns pour tel mystère du Christ : sa Passion, son Eucharistie. Les autres ont leur saint de prédilection... et prient, qui S. Antoine de Padoue..., qui S. Expédit... Mais la dévotion la plus urgente pour tout chrétien, ne doit-elle pas être cette Trinité bienheureuse, dont tous nous sommes les Temples ? Le baptême nous a consacrés (tel est en effet le sens de la formule baptismale) « au nom du Père, du Fils et du St-Esprit ». Consacrés, c.-à-d. **dévoués.** Voilà donc la vraie, la substantielle dévotion. En quoi exactement consiste-t-elle ? Des prières ? Nous ne commençons jamais à prier sans nous signer (dévotion à la Croix) en répétant les paroles qui nous ont introduit dans la vie trinitaire : « Au nom du Père, etc. ». Mais ce n'est pas assez. La vraie dévotion envers les Trois, c'est **de nous rendre attentifs en leur présence en nous.** Il a été donné à une jeune Carmélite, émule de Ste Thérèse et qui, peut-être, s'il plaît à Dieu, montera quelque jour sur les autels, de pratiquer et de répandre ce culte si éminemment chrétien, Sœur Elisabeth de la Trinité. Elle avait pris pour devise « Dieu en moi et moi en lui ». Elle la vivait, elle en vivait. « Il me semble, écrit-elle, que j'ai trouvé mon Ciel sur la terre, puisque le Ciel c'est Dieu et que Dieu est dans mon âme. » Elle se retirait donc au centre de son âme, pour y retrouver l'hôte divin, un en trois personnes, et se plaisait à dire : « La Trinité, voilà notre demeure, voilà notre chez nous. » Mais ce n'était pas pour savourer comme un avant-goût du bonheur céleste... Plus elle vivait, plus elle s'oubliait, uniquement soucieuse d'être, comme elle le disait, « louange de gloire ». Qu'entendait-elle par là ? « Une louange de gloire, explique-t-elle, c'est une âme qui demeure en Dieu, qui l'aime d'un amour pur et désintéressé, c'est une âme de silence... une âme qui se tient comme une lyre sous la touche mystérieuse de l'Esprit-Saint,... toute passée dans la louange et l'amour, dans la passion de la gloire de son Dieu. » L'une des plus belles prières qui soient jaillies d'un cœur possédé par Dieu c'est celle que la généreuse carmélite traçait en 1905 et que vous devez connaître : « O mon Dieu, Trinité que j'adore, aidez-moi à m'oublier entièrement pour m'établir en vous, immobile et paisible, comme si mon âme était déjà dans l'éternité... »

2° **Imiter la Trinité.** Comment ? En réalisant le vœu suprême du Fils demandant au Père que ses disciples « soient un en nous ». Ce qui ne se peut qu'en demeurant dans la charité (cf. Jo., XV, 9), comme il nous le recommande. Développez parmi vous, entre parents et enfants, entre patrons et

ouvriers, entre citoyens de la même patrie, cet esprit de famille. Mais de quelle famille s'agit-il ? De la **Famille même de Dieu**, où le Père éternel le Fils unique s'aiment, dans l'Esprit, d'un indicible amour. Ah ! si nous imitions la Trinité indivise, si nous faisions régner parmi nous cet amour qui lie si étroitement les trois Personnes de Dieu et qui est « le lien parfait », la guerre ne régnerait point sur cette terre ! Hélas !observe Bossuet :

« toute l'Eglise est ensanglantée du meurtre de ses enfants, que ses enfants propres massacrent, et comme si tant de guerres n'étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix et nous-mêmes nous faisons la guerre... les parents s'animent contre les parents et les frères contre les frères avec une fureur implacable... Infidèles si féconds en chicaneries que nous sommes, tous nous avons oublié le christianisme, tant nous avons oublié l'Evangile, qui est une discipline de paix » *(Sermon pour la fête de la T. S. Trinité).*

Rapprenons cet évangile. Pratiquons-le dans l'amour de la Trinité sainte et cette fête qui lui est plus spécialement consacrée portera ses fruits, ses fruits de paix.

XXX

Fête-Dieu

LA PRÉSENCE RÉELLE

Depuis 1246 l'Eglise consacre une fête spéciale au Corps sacré de N.-S., réellement présent sous les apparences du pain. Cela pour deux raisons : 1° pour protester de sa foi contre les doutes lancés, dès le XI° siècle, contre cette présence réelle ; 2° ensuite, pour la célébrer plus solennellement qu'au Jeudi Saint, où notre joie est comme voilée de crêpe.

Or S. Paul nous a retracé, vingt ans après les événements, cette Pâque célébrée la veille de sa mort, où le Maître nous a doté de sa présence sacramentelle. Son témoignage est bien à propos en ce jour de fête et nous fournira l'aliment de nos méditations. Car il serait vain de faire à Jésus-Eucharistie un cortège triomphal comme les Juifs qui promenaient l'Arche d'alliance dans les volutes d'encens et les hymnes d'allégresse, si nos cœurs ne fournissaient le meilleur des hommages décernés au Corps de N.-S. Voici trois pensées. 1° L'Eucharistie c'est Jésus réellement présent parmi nous ; 2° c'est Jésus à la Cène ; 3° c'est Jésus sur la croix.

I. — *Jésus réellement présent sous les espèces sacramentelles*

1. **Ce n'est pas le seul mode de présence de Jésus.** « Je suis avec **vous tous les jours** jusqu'à la consommation des siècles », a-t-il proclamé.

— **a)** Il est **présent par et dans son Eglise,** qui est Jésus perpétué et répandu. L'Eglise c'est son corps. Où est le corps, là est la tête. Il assiste les siens par l'Esprit qu'il envoie et dont il est inséparable. Et par lui, comme nous il anime cette Eglise qui doit transmettre aux hommes sa vérité et sa vie.

— **b)** D'autre part, le Christ est **présent par sa parole,** que nous rapportent les Evangiles. Sous l'obscurité du verbe, c'est toujours lui qui nous parle. C'est pourquoi la liturgie entoure de tant d'honneurs le livre des Evangiles.

— **c)** Et n'est-ce pas lui enfin qui prolonge son enseignement par **ses prêtres,** lui encore qui baptise, lui qui, au confessionnal, entend vos courageux aveux et pardonne inlassablement ?

2. — Mais il a voulu manifester d'une manière plus sensible sa présence parmi nous quand l'Eglise, au nom de l'humanité entière, offre à Dieu l'hommage par lequel les hommes reconnaissent qu'ils sont faits **par lui** et **pour lui.** Puisque, partout et toujours les hommes se sont efforcés de passer en Dieu par le sacrifice, il importait que, dans la religion parfaite, le souverain Prêtre, le Prêtre unique fût présent parmi nous pour ramasser en lui nos adorations et nos supplications et les joindre aux siennes.

Voilà pourquoi, à la veille de quitter ce monde pour retourner à son Père, il a prononcé ces paroles d'une efficacité mystérieuse, que S. Paul et, après lui, les trois premiers évangélistes nous ont rapportées : « Ceci (ce pain) **est** mon corps », « ceci est le calice de mon sang », c.-à-d. mon sang, qui scelle la nouvelle alliance, comme le sang de l'Agneau immolé par Moïse scella la première.

Voilà le grand mystère de ce changement qui s'est opéré à la Cène et qui s'opère encore tous les jours, partout où il y a des prêtres investis des pouvoirs que le Christ a donnes aux apôtres et à leurs successeurs en disant : «Faites ceci en mémoire de moi ». Comme c'est lui qui baptise. lui qui absout par ses ministres, c'est lui qui, à chaque messe, continue de « changer toute la substance du pain en toute la substance de son corps », comme le définit le Concile de Trente.

Comment des hommes qui se disent ses disciples ont-ils pu se méprendre et rejeter l'enseignement de son Eglise ? Comment nos frères séparés ont-ils bien pu en venir à nier cette éclatante vérité ? Précisément parce que, séparés de cette Eglise Mère qui, seule, est assistée par l'Esprit de vérité, ils se sont livrés à leur sens propre. Dieu sait ce que ce sens là leur a suggéré. Au temps de S. Bellarmin, c.-à-d. moins de cent ans après la mort de Luther (1546) on comptait déjà plus de **cent manières** de vider de leur réalité les paroles si nettes de Jésus.

La multiplicité même de ces systèmes fantaisistes, atteste assez de leur impuissance. Pour eux, en échange d'une foi-confiance, Dieu feint que l'homme, irrémédiablement corrompu, est « juste ». Pour l'authentique Eglise, le salut est l'accomplissement des promesses faites à Abraham, sur un plan qui dépasse infiniment celui de la vie terrestre. Les **Trois** font réellement en nous leur demeure et le Christ nous donne vraiment sa chair et son sang, **au Calvaire,** pour expier nos péchés, **à la Cène,** qui a précédé, pour donner son orientation à la Passion, pour **nous nourrir divinement.** Quand le Christ présente sous l'apparence du vin consacré son sang, **répandu pour beaucoup,** va-t-on faire une discrimination entre ce sang ainsi présenté sous la forme d'un sacrement et ce même sang répandu sur la croix ? Si l'effusion est réelle, **réelle aussi est la présence de ce sang,** signifiée par les espèces du vin.

II. — *Jésus présent à la Cène : le repas eucharistique*

1. **La Pâque juive.** Le repas d'adieu que Jésus désirait tant d'offrir aux douze, présente deux aspects. D'abord, il est comme la célébration de la Pâque juive. Autant que le permettent les brèves allusions des évangélistes, dans ce repas d'adieu on retrouve les rites prescrits par Moïse pour célébrer le « **passage de Dieu** » dans la nuit où il délivra son peuple de la servitude égyptienne et

le **passage des Israélites** à la liberté, passage qui, à travers le désert où se scella l'Alliance, les conduisait à la conquête de la Terre promise.

Cette Pâque était donc, avant tout, une « **eucharistie** » pour cette merveilleuse délivrance Elle était, d'autre part, un **mémorial** des événements de l'exode, inaugurés par l'immolation d'un agneau dont le sang, imprégnant les portes des israélites les avait protégés contre le passage vengeur de Dieu sur les maisons des égyptiens, et dont la chair, mangée avec le pain qui n'avait pas eu le temps de lever, devait leur donner des forces pour le voyage.

Au cours de ce repas enfin, à quatre reprises, circulaient des coupes bénies par le père de famille.

2. — Jésus suit ces prescriptions. Mais **il les dépasse** et les adapte à l'ordre nouveau qu'il inaugure.

— **a)** D'abord, il intervertit l'ordre des rites, qu'il fait passer à un plan supérieur. Sans doute, les douze ont mangé l'agneau immolé au Temple. Mais c'est une toute autre immolation qui donne son caractère à cette Pâque nouvelle. C'est ce précisément qu'il annonce par ces mots si simples mais qui reproduisent l'annonce plusieurs fois réitérée de sa mort. « Mon sang **répandu** » dit S. Paul. Complétons par les récits parallèles : « Mon corps **donné pour vous** ».

— **b)** Ensuite, il crée au préalable une **atmosphère d'amour** où ce qu'il va faire prendra tout son sens. Au début du repas, il s'empare du rite juif des ablutions pour en faire une leçon de dévouement, qu'il développe dans ces brûlantes exhortations à la charité, « le commandement nouveau » que S. Jean nous a conservées et par l'ineffable **prière pour l'unité** (Jo., XIV-XVII).

— **c)** Enfin, **ses actions de grâces** célèbrent, non la délivrance politique du seul peuple juif, mais la merveilleuse délivrance spirituelle de toute l'humanité, et son introduction dans la « Terre des vivants... »

— **d)** C'est dans cette atmosphère d'amour que la Cène, que l'**Eucharistie** prennent tout leur sens. **Car voici le lien vivant de l'unité :** ce pain **unique**, qu'il distribue, disant : « Ceci est mon corps », cette coupe **unique** qui circule : « Ceci est mon sang, mangez-en tous, buvez-en tous ». Voilà **l'aliment de la charité fraternelle**, voilà le **lien de l'unité** : ce corps, ce sang, que tous absorbent, ou plutôt qui les absorbe tous dans l'Esprit d'amour, lien de la Trinité et qui va les rendre tous capables de suivre le Maître.

Comment ne pas être frappé par cet **aspect nouveau** de la Cène ? Ce n'est pas l'agneau pascal qui est au premier plan. C'est une matière rituelle plus simple et plus évocatrice. Ce pain, offert par Melchisédech et dont Jésus s'empare représente tout le travail de la nature, qui a produit le blé, et de l'homme qui l'a fait pousser, moulu et cuit. C'est tout l'ordre temporel qui est assumé pour passer au plan divin. Depuis lors, l'Eglise invitera au banquet des noces tous les hommes, pour **les consommer dans l'unité**. Les apôtres les premiers, puis, à leur suite, depuis vingt siècles, martyrs, pontifes, vierges, travailleurs de tout métier, enfants et vieillards, s'asseoiront à la Cène, pour y recevoir le Corps du Christ et, en lui, l'Esprit qui a poussé Jésus à s'immoler pour nous et qui l'a ressuscité. C'est donc ce **banquet fraternel**, unique dans le temps et dans l'espace, qui unit entre eux tous les hommes et les entraîne vers la consommation de cette nouvelle Alliance, scellée au Calvaire. « Jusqu'à ce que le Seigneur vienne », comme dit S. Paul, c.-à-d. jusqu'au dernier jour du monde, jusqu'à ces « nouveaux cieux et cette nouvelle terre » prédits par le Prophète, où non seulement l'humanité mais le monde qui fut le théâtre de ses cheminements douloureux, seront assumés par le Christ pour en faire un définitif hommage au Père.

III. — *L'Eucharistie c'est Jésus sur la croix*

Mais la Cène est inséparable de la Croix. Ce sont comme deux aspects de la même réalité. Elles s'étayent l'une l'autre. La Cène donne tout son sens à la croix et en fait un sacrifice **volontaire.** La Croix réalise cette pleine donation figurée par la Cène, où Jésus présente séparément corps et sang, c.-à-d. **se présente dans une attitude** d'immolation. C'est ce qu'en quelques mots déclare S. Paul : « Chaque fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, **vous annoncez la mort du Seigneur** jusqu'à ce qu'il vienne ». Non pas seulement à la veille de la Passion mais jusqu'à la consommation de l'Alliance nouvelle. Donc, chaque fois que vous offrez par le prêtre le sacrifice de la messe, chrétiens, c'est Jésus lui-même qui continue l'unique sacrifice de la croix.

Il y a, en effet, dans l'Eucharistie un mystère de mort, le mystère de la mort la plus volontaire et la plus précieuse, celle de l'homme-Dieu, d'où sort la vie la plus haute, une vie divine, pour tous les rachetés, la première alliance avait été scellée dans le sang d'un agneau par Moïse au pied du Sinaï, selon la vieille coutume des sémites. La mort de Jésus est dans le prolongement de ces rites **mais les dépasse** infiniment.

— **a) Dépassement dans la victime,** qui n'est plus un vil animal, mais ce « nouvel Isaac » que le Père sacrifie dans un élan d'amour pour les hommes, et qui se sacrifie lui-même en toute lucidité, en toute liberté, dans un indicible amour et pour le Père à qui il offre en compensation surabondante de nos désobéissances une obéissance poussée jusqu'à la mort et à la mort de la croix, et pour « les siens qu'il aima jusqu'au bout » (Jo., XIII, 1).

— **b) Dépassement dans la nature et la portée du sacrifice.** D'abord, ce sacrifice est offert une fois pour toutes. Il est unique sur le plan de l'histoire en raison de son efficacité toute divine. Mais, il se poursuit sur le plan d'éternité où se situe notre destinée de fils de Dieu, de sorte qu'il suffit que, en quelque lieu de notre planète que ce soit, en quelque temps de notre durée terrestre, un prêtre s'empare d'une bouchée de pain, de quelques gouttes de vin, et prête ses lèvres au Prêtre éternel pour que ce pain et ce vin **soient** le corps du Christ, « donné », le sang du Christ, « répandu », non pas pour faire descendre de nouveau le Ressuscité sur tel autel d'aujourd'hui, mais « pour drainer vers les profondeurs de Dieu toute l'Eglise et toute la création »[1].

Ensuite ce sacrifice, dont tous les autres n'étaient que la préfiguration, et que nous offrons par et dans le Christ, étant ratifié par le Père vaut, non aux seuls juifs mais à tous les hommes d'être, toujours plus, libérés de leurs péchés et, toujours plus, envahis par cet Esprit d'amour qui inspira l'obéissance jusqu'à la croix et qui transfigure nos souffrances, unies à celles du Crucifié.

Voilà donc scellée cette Nouvelle Alliance qui nous unit si étroitement à Dieu, alliance définitive (**novi et æterni Testamenti**), alliance où tous les hommes sont inclus, et dont les fruits ne sont autres que le partage de la vie trinitaire dès ici-

[1] R. P. Ferret, « *La Messe* », col. Lex orandi, p. 265.

bas, dans la grâce qui nous est si merveilleusement augmentée par l'Eucharistie, et au ciel où tout se consommera par la vision béatifique...

* *

Conclusions : 1° Richesse, plénitude de la messe, qui réalise la présence sacramentelle de Jésus et nous entraine dans le sacrifice de la croix et nous donne à manger, comme à la Cène, la divine Victime. 2° **Accent à mettre sur l'esprit de charité fraternelle.** L'indignité des Corinthiens était dans l'absence de cet esprit qui, seul, rend digne du repas communautaire et capable de suivre Jésus dans son sacrifice. 3° Que la procession de la Fête-Dieu soit un prolongement du sacrifice eucharistique = une action de grâces **in hymnis et canticis...**

MOIS DE MARIE
AVEC SAINT BERNARD

II. — *SON ENSEIGNEMENT SUR LA MEDIATRICE DE MISERICORDE*

16e jour

MARIE, L'ÉCHELLE DES PÉCHEURS

(suite)

II. — *Chez Saint Bernard*

S. L.-M. de Montfort fait ressortir encore la valeur de l'image en énumérant les échelons de cette échelle des pécheurs. Il expose comment nous avons besoin d'un médiateur auprès du Médiateur même qu'est Jésus ; puis il continue :

« Tout ceci est tiré de S. Bernard et de S. Bonaventure ; en sorte que, selon eux, nous avons trois degrés à monter pour aller à Dieu : le premier, qui est plus proche de nous et plus conforme à notre capacité est Marie ; le second est Jésus-Christ et le troisième est Dieu le Père. Pour aller à Jésus, il faut aller à Marie, c'est notre *Médiatrice d'intercession* ; pour aller au Père éternel, il faut aller à Jésus, c'est notre *Médiateur de rédemption* » *(Traité*, n° 86).

S. Bernard n'appelle pas Marie l'échelle mystique, l'échelle spirituelle, mais **l'échelle des pécheurs.**

Car Marie est la Médiatrice, mais la « Médiatrice de miséricorde », au retour comme à l'aller. L'Echelle des pécheurs, ce nom doit bien fixer toute la signification de ce symbole :

« En toutes choses et de toute manière... *Venant en aide aux malheureux,* Marie calme nos appréhensions, stimule notre foi, fortifie notre espérance, écarte de nous le désespoir, relève notre courage. Vous craignez de vous approcher du Père ; effrayé rien qu'à l'entendre..., vous allez chercher refuge dans le feuillage ; il vous a donné Jésus pour Médiateur. Que n'obtiendrait pas un tel Fils auprès d'un tel Père ? Il sera exaucé par égard pour lui, car le Père aime le Fils.

Mais vous fait-il peur pour lui aussi ? Il est votre frère, il est de même chair que vous, il a tout subi, le péché excepté, pour apprendre à devenir miséricordieux. C'est Marie qui vous a donné ce frère. Mais peut-être craignez-vous en lui la Majesté divine, car bien qu'il se soit fait homme, il reste Dieu cependant. Vous voulez avoir un avocat auprès de lui ? Recourez à Marie ! il n'y a en elle que l'humanité pure, non seulement parce qu'elle est pure de toute souillure, mais encore pure en ce sens qu'il n'y a en elle que la seule nature humaine. Et je n'hésite pas à dire qu'elle sera exaucée, elle aussi, par égard pour elle-même » (Serm. *Nat. B. V. M.*, n° 7).

III. — *Chez les autres saints*

Avant S. Bernard et après lui on trouve le même songe du patriarche Jacob appliqué à Marie avec des couleurs diverses.

Déjà S. Jean Damascène avait dit à Marie :

« N'est-il pas évident que, par l'échelle de Jacob, c'est vous qui êtes désignée et préfigurée ? Celui-là vit le ciel uni à la terre par les deux extrémités de l'échelle, et les anges, tout au long, descendant et montant, et celui qui est véritablement le fort et l'invincible luttant symboliquement contre lui ; ainsi vous vous êtes faite la Médiatrice, l'échelle par laquelle Dieu descend à nous : *pour relever notre nature sans force, se l'unir intimement, et faire de l'homme une âme qui voit Dieu ;* vous avez rassemblé ce qui avait été séparé. Et les anges sont descendus vers elle pour servir leur Seigneur et Dieu et les hommes qui vivent à la manière des anges sont portés jusqu'au ciel... » (Hom. sur la *Dormition de la B. M. V.).*

Avec S. François d'Assise elle redevient le signe de la médiation montante, et avec les enjolivements bien caractéristiques des **Fioretti**. Un des compagnons de S. François, Frère Léon, rêva un jour du jugement dernier. Les anges, au son des trompettes, rassemblaient dans une vaste prairie une immense multitude. A l'une des extrémités de cette prairie, s'élevait de la terre au ciel une échelle d'or, à l'autre une échelle d'argent. Au sommet de l'échelle d'or, Frère Léon aperçut que se tenait N.-S. sous les traits d'un juge sévère. Près de lui se tenait S. François qui appelait ses Frères : « Venez, leur disait-il, venez sans crainte à ce doux Sauveur ; approchez avec confiance, c'est lui qui vous invite. »

A cette invitation, les bons Frères s'avancèrent et se mirent à monter avec assurance les degrés de l'échelle d'or. Mais bientôt plusieurs ralentirent leur ascension ; ils se prirent à trembler en apercevant leur juge ; la plupart chancelèrent de frayeur et tombèrent de l'échelle. Alors, S. François se tourna vers N.-S. et le supplia de ne pas rejeter ses pauvres frères. Mais Jésus, toujours le visage irrité, lui découvrit ses plaies sanglantes : « Vois, dit-il, ce que m'ont fait tes frères. » Sur quoi, le saint descendit quelques échelons et dit à ses religieux : « Mes frères, ne perdez pas courage. Vous voyez là-bas l'échelle blanche. Courez à elle et c'est par elle que vous monterez au ciel. »

Au sommet de cette échelle d'argent se tenait la glorieuse Vierge, toute clémente, douce et miséricordieuse. Rassurés par le sourire et les encouragements de leur bonne Mère, les Fils de S. François parvinrent jusqu'au haut de l'échelle. Et ainsi ils entrèrent au ciel.

S. L.-M. de Montfort se souviendra de cette image de S. Bernard, et il chantera de Marie :

C'est la porte et l'échelle
Par où l'on monte aux cieux !

Il n'oubliera pas non plus l'histoire du Frère Léon, « celle qui est rapportée dans les chroniques de S. François, lorsqu'il vit dans une extase une grande échelle qui allait au ciel, au bout de laquelle était la Sainte Vierge et par laquelle il lui fut montré qu'il fallait monter pour arriver au ciel » (Traité, n° 42).

* *

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en quête d'une petite voie bien droite, toute nouvelle pour aller au ciel cherchait un ascenseur. Maintenant, pensait-elle, ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches un ascenseur le remplace avantageusement. Je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection (Chap. IX).

Si S. Bernard avait vécu en notre temps, il aurait lui aussi choisi l'image de l'ascenseur ou, pour rester dans le souvenir de l'échelle ou de l'escalier de Jacob — le mot de la Bible peut désigner l'une ou l'autre — l'image de l'escalier élévateur pour représenter Marie, médiatrice de notre ascension vers Dieu. Image bien voyante par certains côtés, puisque souvent cet escalier élévateur est à double voie, descendante et montante. Et surtout image qui représente très bien la voie courte, facile, de Marie pour aller au ciel.

17e jour

NÉCESSITÉ DE LA DÉVOTION A MARIE

Marie est l'échelle des pécheurs, pour tous les hommes : « Priez pour nous pauvres pécheurs ». Marie est la médiatrice de miséricorde. Dieu est venu à nous par Marie ; nous devons aller à Dieu par Marie.

Aller à Dieu par Marie, c'est, en d'autres termes, déclarer que la dévotion à Marie est nécessaire, qu'elle est un moyen indispensable de salut, que la rejeter c'est nous mettre dans l'impossibilité de nous sauver et au contraire que l'employer au maximum c'est assurer notre salut.

Avant d'expliquer, avec S. Bernard, ce que doit être une dévotion véritable à la Sainte Vierge, il faut répondre avec lui à cette question préalable : la dévotion à la Sainte Vierge est-elle nécessaire à notre salut ?

Nous tâcherons d'y répondre en précisant dans les deux sens du mot « **nécessaire** ». Nous parlerons de la **nécessité** et des **avantages** de la dévotion à Marie.

I. — *Sa nécessité*

Personne n'ignore la fameuse parole de S. Bernard, chaque fois reprise quand on parle de Marie Médiatrice des grâces : « Telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie ». Mais lui accorde-t-on tout le sens qu'elle a dans la bouche de S. Bernard ; ne la réduit-on pas à l'énoncé d'un fait : toutes les grâces nous viennent par Marie. Or c'est seulement comme preuve d'autre chose que S. Bernard parle de cette médiation, comme preuve de la dévotion que nous devons avoir à la Sainte Vierge.

« Du plus intime de nous-même, dit-il, du fond de nos entrailles, de tous nos vœux vénérons là (la Ste Vierge) car telle est la volonté de celui qui a voulu que nous ayons tout par Marie » (Serm. *Nat. de la B. V. M.*, n° 7).

Cela signifie donc : c'est la volonté de Dieu que nous vénérions la T. S. Vierge, puisqu'il a voulu que nous ayons tout par elle. Ainsi, pour S. Bernard, la dévotion à la Sainte Vierge est volonté de Dieu et donc nécessaire.

S. Bernard considère comment Dieu en fait nous a sauvés et comment nous devons en fait nous sauver. Ainsi dit-il, par exemple, de la médiation de Marie :

« Aussi ne doit-on pas regarder le rôle de la femme bénie entre toutes les femmes comme une superfétation ; elle a sa place marquée dans cette réconciliation ; car nous avons besoin d'un médiateur pour aller au Christ médiateur et nous n'en pouvons trouver de meilleur que Marie » (Serm. *dim. Oct. Ass.*, n° 2).

Il ne s'agit pas de savoir si Dieu n'aurait pas pu sauver le monde d'une autre manière, par d'autres moyens, en se traçant un autre plan de notre salut ; il faut nous en tenir au dessein qu'il a conçu, réalisé, au plan de salut par Marie, « terme fixé de l'éternel conseil » comme dit Dante, en s'inspirant de S. Bernard.

En s'inspirant de la doctrine de S. Bernard, S. L.-M. de Montfort dira de manière plus précise :

« Il faut conclure que la T. S. Vierge étant nécessaire à Dieu, d'une nécessité qu'on appelle hypothétique, en conséquence de sa volonté, elle est bien plus nécessaire aux hommes pour arriver à leur dernière fin. Il ne faut donc pas mêler la dévotion à la T. S. Vierge avec les dévotions aux autres saints, comme si elle n'était pas plus nécessaire et que de surérogation » (*Traité*, n° 39).

Et après avoir cité l'autorité de théologiens, de docteurs et de Pères de l'Eglise, il déclare catégoriquement « que la dévotion à la T. S. Vierge est nécessaire au salut et que c'est une marque infaillible de réprobation de n'avoir pas de l'estime et de l'amour pour la Sainte Vierge » (Traité, n° 40).

Evidemment ni S. Bernard, ni son disciple n'entendent affirmer que cette dévotion à la Sainte Vierge, nécessaire au salut, doit être une dévotion marquée, insigne, à la mesure ou seulement sur le modèle de la dévotion que personnellement ils lui avaient vouée. Montfort nous parle d'estime et d'amour de la Sainte Vierge en général, c.-à-d. d'une certaine estime et d'un certain amour, puisqu'il ajoute « que c'est une marque infaillible de prédestination de lui être entièrement et véritablement dévoué ou dévot » (Traité, n° 40). Mais certainement à leur avis, un **minimum** de dévotion à Marie est absolument nécessaire au salut.

En effet, comment pourrait-on être sauvé, sans avoir ce **minimum** de dévotion qu'est la foi aux mystères de Marie qu'affirment le **Credo** et l'enseignement infaillible de l'Eglise : sa maternité divine, sa virginité perpétuelle, son Immaculée Conception, son Assomption : « Je crois... en Jésus-Christ son Fils unique, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie... » ?

Comment pourrait-on être sauvé sans ce **minimum** de dévotion qu'implique la croyance et la confiance de l'Eglise en l'intercession de la Mère de Dieu, quand nous disons dans l'acte d'espérance : « J'espère avec une ferme confiance que vous me donnerez... votre grâce en cette vie... » ? Comment être sauvé sans ce **minimum** de dévotion que suppose notre amour pour Jésus, fils de Marie, et notre frère, puisque l'Eglise la reconnaît Mère de Dieu et notre Mère ?

En ce sens du moins, et à ce degré élémentaire, la dévotion à la Sainte Vierge doit nous apparaître absolument nécessaire. La négliger, ce serait manquer de foi, d'espérance et d'amour. Et qui donc peut être sauvé sans ces vertus essentielles de foi, d'espérance et de charité ?

II. — *Ses avantages*

Mais quand S. Bernard recommande la dévotion à la Sainte Vierge, ce n'est pas seulement ce minimum. Ce qu'il prêche c'est une dévotion spéciale, faite d'honneur, de confiance, d'imitation, une dévotion à porter **au maximum** dans notre

vie. Et cela à cause de son utilité, de ses avantages pour notre sanctification.

A quoi tient ce privilège de la dévotion mariale pour le salut ? A ceci que cette dévotion est le recours à la Mère de miséricorde qui a trouvé grâce. Et si vous cherchez plus avant : parce que telle est la volonté de Dieu qui a voulu que nous ayons tout par Marie. Elle est la Mère de miséricorde ; et de miséricorde nous avons absolument besoin.

Vous le savez, dans la spiritualité de S. Bernard, l'humilité, cette « vertu par laquelle l'homme, se connaissant très exactement lui-même, est vil à ses propres yeux », est à la base même de l'édifice spirituel, qui ne peut se dresser, sinon sur le fondement de l'humilité (Sur le Cant. des Cant., XXXVI, 5). Cette vertu comporte la conscience de ce que l'on est, de ses péchés, de ses défauts, de ses mauvaises tendances, de son incapacité à tout bien, à commencer par son impuissance à trouver grâce personnellement auprès de Dieu. Il nous faut donc une intermédiaire et c'est Marie, la Mère de miséricorde, l'être tout de miséricorde :

« Qu'on ne parle plus de votre miséricorde, ô bienheureuse Vierge, s'il est un seul homme qui se rappelle vous avoir invoquée en vain dans ses besoins. Nous, vos petits serviteurs, nous vous félicitons de vos autres vertus, mais nous nous félicitons nous-mêmes de votre miséricorde. Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité, mais pour les malheureux que nous sommes votre miséricorde a plus de saveur ; elle revient plus souvent à notre mémoire, plus fréquemment à nos invocations. C'est elle qui obtient la régénération du monde, le salut de tous.

Il est, en effet, bien évident que la sollicitude de Marie s'étendait au genre humain tout entier, lorsque l'ange lui dit : Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce, la grâce que vous attendiez. Qui donc, ô Vierge bénie, pourra mesurer la longueur et la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde ? Car par sa longueur, votre miséricorde atteint jusqu'au dernier jour tous ceux qui l'invoquent ; par sa largeur elle recouvre toute la surface du globe et remplit la terre ; par sa hauteur, elle contribue à la restauration de la cité céleste ; par sa profondeur elle obtient la rédemption de ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Par vous, en effet, le ciel est peuplé, l'enfer vidé, la céleste Jérusalem relevée de ses ruines, la vie rendue aux malheureux qui l'avaient perdue » (IV[e] serm. *pour Ass.*, n° 8).

Pourquoi citer d'autres textes de S. Bernard qui nous montrent qu'elle a trouvé grâce et la grâce ? Ne vient-il pas de nous le dire dans cet éloge où il nous fait voir la si grande miséricorde de Marie pour nous, qui touche le cœur de Dieu, et la si grande miséricorde de Marie qui se penche vers nous pour nous donner la grâce de Dieu. Le rôle de cette Mère de miséricorde dans l'acquisition et son rôle dans la dispensation de la grâce sont si connexes, si bien enchaînés comme le commencement et le prolongement, que S. Bernard passe de l'un à l'autre, ou parle des deux comme s'ils ne faisaient qu'un.

Ce qu'il nous faut entendre, c'est sa conclusion sur la nécessité de recourir à cette Mère de miséricorde :

« Que notre âme altérée coure donc à cette source, que notre misère puise avec ardeur à ce trésor de miséricorde... Vierge bénie, que désormais votre miséricorde fasse connaître au monde la grâce que vous avez trouvée auprès de Dieu, en obtenant par vos saintes prières le pardon aux pécheurs, la santé aux malades, le courage aux pusillanimes, la consolation aux affligés, secours et délivrance à ceux qui sont en danger. Et pour nous, vos petits serviteurs, qui en ce jour de fête et de liesse (l'Assomption), invoquons et louons le nom très doux de Marie, obtenez, Reine de clémence, les grâces de votre Fils, Notre-Seigneur, qui est, au-dessus de toutes choses, Dieu, béni éternellement » (*Ibid.*, n° 9).

Résumons. Le monde et chaque âme sont dans un abîme de misère et de péchés dont ils ne peuvent sortir par eux-mêmes. La Mère de miséricorde seule peut les en tirer. Il faut donc recourir à elle, si nous voulons ne pas périr : c'est la conséquence de toute la doctrine de S. Bernard sur la Médiatrice de miséricorde. Si vous en demandez la raison suprême : c'est parce que Dieu l'a voulu ainsi.

* *

Il existe un récit merveilleux de la mort de S. Bernard.

« A l'instant où il expirait on vit apparaître dans la chambre où il était gisant, la très miséricordieuse Mère de Dieu qu'il vénérait tant, lui, surnommé la lyre de Marie et son chevalier. Elle était escortée, comme il convient à la Reine du ciel, à la Souveraine des anges, d'une grande multitude d'esprits célestes. A la vue de tous les assistants, Marie reçut l'âme du bienheureux et la conduisit jusqu'au bienheureux séjour en compagnie des anges qui faisaient retentir les airs de leurs chants d'allégresse. Et pour montrer qu'elle n'oublie pas ceux qui ont gardé son souvenir, cette généreuse rémunératrice fit placer à sa droite — *sede a dextris meis* — dans l'éternelle patrie notre bienheureux Père » (Miterre, *Saint Bernard*, 18).

Légende peut-être, puisque à nous en tenir au récit des témoins oculaires de la mort de S. Bernard, aucun signe extérieur ne manifesta la présence de Marie au trépas de son fidèle serviteur. Mais légende qui symbolise une réalité. La dévotion à la Sainte Vierge pour notre salut est non seulement moyen très profitable et indispensable, elle est aussi moyen infaillible.

Plus tard, S. Alphonse et S. L.-M. de Montfort nous donnerons la dévotion à Marie comme moyen assuré de la grâce de la persévérance finale, et Montfort, en particulier, nous montrera Marie présente à la mort de ses serviteurs « afin de recevoir leur âme pour la porter au ciel » (Traité, n° 200).

18[e] jour

DÉVOTION DE VÉNÉRATION

Le culte des saints consiste à les honorer, à les prier, à les imiter. Ces éléments d'une véritable dévotion à la Sainte Vierge, S. Bernard nous les présente. Pour lui la dévotion à la Sainte Vierge est dévotion de vénération, d'invocation, d'imitation.

Et la vénération envers la Sainte Vierge n'est pas seulement manifestation extérieure : culte rendu à ses images, célébration de ses fêtes, prières vocales, comme pour les Cisterciens, le petit office de la Sainte Vierge et, pour nous, le chapelet. Elle doit être d'abord vénération intérieure dont les pratiques extérieures ne sont que la manifestation. Aussi pouvons-nous dire qu'honorer la T. S. Vierge, cela comprend ces deux choses : la vénération intérieure et la glorification extérieure.

Nous parlerons aujourd'hui de la dévotion de vénération à l'exemple et à l'école de S. Bernard. Elle-même suppose un double élément : juste et haute idée de la T. S. Vierge, de sa prédestina-